

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE FANTASQUE

Revue Critique et Littéraire.  
DES HOMMES ET DES CHOSES.

*n'obéis ni ne commande à personne je puis ou je veux, je fais ce qui me  
plait, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.*

Vol. 6.

QUEBEC, 3 MAI, 1845.

No. 16.]

## Mélanges Littéraires.

### LE SAVETIER DE SEVILLE.

CHRONIQUE ESPAGNOLE. — (1860.)

Le soleil se couchait derrière de montueuses masses de nuages enflammés, comme un roi dans un lit de pourpre ; ses derniers rayons éclairaient encore le sommet de la fameuse tour Giralda qui s'élance de l'un des flancs de la cathédrale de Séville. Une grande foule traversait la place San Antonio et se pressait dans le temple saint. Les portes étaient grandes ouvertes ; on voyait dans le fond, au lieu d'une myriade de cierges, le Sacrement exposé sur le tabernacle du maître, et tel sous un riche baldaquin de velours écarlate brodé en or. Le peuple, prostré sur les dalles, priait avec une ferveur véritable et profonde, et demandait au ciel de détourner le terrible fléau qui déjà frappait de ses premières atteintes la belle province d'Andalousie. Ce fléau, c'était la famine. — D'avidés spéculateurs avaient amoncelé dans leurs greniers les chétives récoltes des dernières années ; ils attendaient pour ouvrir les écluses de leurs trésors à l'aim du peuple, que la récolte eût fait quelques progrès encore, que les figures fussent un peu plus débarrées, les entrailles plus douloureusement déchirées ; ils attendaient, disons-le, que le fléau eût emporté quelque victimes.... Car, alors, dans cette grande misère, au ce besoin effrayant et impérieux, on troquerait au boisseau l'or contre le froment.

Au pied de la tour Giralda était accroupie une petite échoppe au-dessus de laquelle une grossière enseigne portait ces mots gauchement barbouillés : "TRAQUILLO ZAPATERO." Ce qui indiquait que les chaussures du voisinage, délabrées par la vétusté, trouvaient là une main réparatrice toute prête à recrépir, moyennant salaire honnête, leurs rides profondes et à dissimuler habilement les outrages du temps. Contrairement aux habitudes d'indolence et de paresse que l'on est convenu, non sans quelque raison, de reprocher au caractère espagnol, Tio Fraquillo travaillait avec ardeur et courage, tout en chantant, pour se tenir en joie, *orce oremais, psaumes et cantiques sacrés*, au son de l'orgue qui ronflait dans la cathédrale. Tandis que le peuple priait et pleurait dans les églises, que les moines psalmodiaient des neuvaines dans leurs couvents, Tio Fraquillo travaillait dans sa baraque ; il pensait avec un scepticisme assez fondé que le temps

du miracle de la multiplication des pains était loin de l'époque où il vivait, et le plus sûr moyen de triompher de la famine qui s'avancait à grands pas, c'était d'amasser des maravédís.

Au sortir de l'église, la populace s'arrêta sur la place, des groupes se formèrent, de sourdes paroles s'échangeaient, la foule se regardait avec terreur et s'épouventait de se voir si nombreuse. La peur et la faim engendraient de froides pensées d'égoïsme ; l'égoïsme, de noires pensées de meurtre. Comme on ne pouvait augmenter les ressources, on calculait les moyens de les faire durer le plus longtemps possible, en réduisant le nombre des consommateurs. Les habitans de la porte de Castille parlaient d'incendier le quartier populeux de Santa-Maria ; les *manolas* et les *torreadores* de la Santa-Maria complotaient un massacre à la porte de Castille ; mais l'avis le plus unanime était d'envahir les couvents, que l'on pensait recéler de copieuses provisions.

Au milieu de cette sombre agitation, de cette rumeur bouillonnante, deux vieillards, à la figure sale et ridée, comme un sale rabat d'alguazil, parcouraient la place de San-Antonio et recueillaient en passant toutes ces plaintes, tous ces direts sinistres prononcés à voix basse. Ils se rencontrèrent enfin dans un angle obscur de la cathédrale, auprès de l'échoppe de Fraquillo. La nuit était tombée, le sauterelle disposait à allumer sa lanterne, quand il vit les deux bonshommes s'accoster à ses pieds de la tour et se ranger dans un enfoncement bien obscur pour causer mystérieusement. La curiosité le piqua ; il déposa doucement sa lanterne. et prit l'oreille par la brisure d'un carreau de sa boutique.

— Par San Antonio, le patron de Séville ! dit l'un d'eux, en se frottant les mains et en jetant autour de lui un regard prudent ; cela va à merveille, don Guttières, je vois déjà chacun de nos grains de froment se métamorphoser en autant de balles et bonnes pistoles sonnantes et de poids. — Chut, silence ! dit Guttières ; vous êtes d'une imprudence détestable, don Bringas ; vous finirez par nous faire assassiner et voler par la canaille, avec votre maudit bavardage.... Je crois même qu'on va soupçonner de cacher du blé dans vos caves.... Je vous conseille de bien vous tenir sur vos gardes. Je viens d'entendre parler d'un projet de massacre à la porte de Castille. — Un massacre à la porte de Castille ! grand San Antonio ! en êtes-vous bien sûr ? Mais non... non..., c'est plutôt vous que le peuple veut aller visiter. J'ai entendu fort distinctement plusieurs groupes former le dessein de mettre le feu au quartier Santa-Maria : c'est sans doute pour s'emparer de vos greniers. — Non ! pour moi, je suis tranquille, dit Guttières d'une voix fort peu rassurée ; j'ai fait croire à mes domestiques que mes magasins étaient remplis de sacs de sel et de balles de poivre. — Et moi, dit Bringas, j'ai enfermé moi-même, aidé de ma femme et de ma fille, tout mon grain dans des barriques rangées dans mes caves portant l'inscription de vinaigre et d'huile à brûler. Je suis parfaitement en repos. D'ailleurs, ajouta le vieux ladre en baissant la voix, ma fille n'est pas indifférente à don Herrera le corregidor, et je puis compter sur sa protection en cas de danger.... Je vais de ce pas lui donner avis de ce que vous m'avez dit. — Mon vieil ami, ne manquez pas de lui dire aussi de faire surveiller mon quartier. — Oui, je lui en tiens très cherai quelques mois. — Songez donc qu'il est de notre intérêt de nous protéger mutuellement ; si vos froments ou les miens tombaient dans les mains de la populace, il y aurait pendant deux ou trois mois une baisse terrible, et avant le retour de la disette et de la hausse, il pourrait bien se faire que Cadix et Grenade nous en voyassent des ressources. On ne sait pas ce qui peut arriver. Ainsi, don Bringas, parlez pour moi comme pour vous-même. — Vous avez raison, confrère, je vais vous recommander au corregidor ; mais c'est par amitié, et non par intérêt. — Prenez bien garde de ne pas lui donner à penser le sujet de nos craintes. — Dieu nous en préserve ! Adieu, don Guttières. — Que Dieu soit avec vous, don Bringas ?

Les deux vieillards se pressèrent amicalement la main et se séparèrent. Ils aient déjà loin que Fraquillo, immobile, rêvait à ce qu'il pourrait faire de l'important secret qu'il venait de surprendre.

Tout à coup un grand tumulte éclata sur la place, et le cri : "Aux couvents !" répété par toutes les bouches, s'éleva du sein de la foule comme un bruit de tempe sur la mer. En même temps le peuple se rua en masse sur la boutique de Perez Cruciado l'armurier, qui, dès le commencement de l'émeute, s'était prudemment barricadé. Aux premiers coups lancés contre la porte, la grosse voix de Perez partit d'en haut, fit entendre cette parole : "Arrière, ou je fais feu !" Tous les yeux se levèrent et l'on vit un canon d'espingole s'avancer à travers la coupole d'une fenêtre au second étage de la maison. La populace fit un mouvement rétrograde et répondit à la sommation de Perez par une grêle de pierres et de javes lancés contre la fenêtre de l'armurier. Celui-ci répéta avec colère sa menace, et l'arme se dirigea vers le point d'où les projectiles arrivaient plus drus et us serrés.

Un affaire meurtrière allait probablement s'engager, quand l'attention de la foule soudainement détournée par un homme du peuple qui, monté sur une borne, comme sur une tribune, invitait par des juréments énergiques, prononcés de toute force de ses robustes poumons, la tourbe bruyante et animée à se taire et à l'écouter :—Ohé ! vous tous qui mourez de faim, crieait l'orateur, que l'Antechrist, en étrangle si vous n'êtes fous comme des ânes. Demeurez tranquilles, au lieu d'épuiser le reste de vos forces à vous batailler avec cet hargneux d'armurier, qui vous enverra des balles pour vous guérir de votre appétit enragé. Venez ça et écoutez-moi, si vous n'êtes tous des fils de Maures, bons à rôtir sur les bûchers de sainte inquisition en ce monde et dans la chaudière de Lucifer dans l'autre. Ohé ! ici ceux qui ont faim ! Tio Fraquillo, le savetier, vous donnera du pain à tous, s'il ment il vous permet de le griller en pleine place comme le grand saint Laurent. Fermez la bouche pour l'heure, vous l'ouvrirez plus tard ; tendez vos oreilles écoutez.

—Viva ! viva ! hurla le peuple... Viva Fraquillo et Zapatero !

—C'est bon ! cria le savetier, flatté du succès obtenu par son exorde... Commencez par savoir ce que j'ai à vous dire ; je vais vous apprendre le moyen d'avoir du pain en abondance et dans le temps nécessaire pour mouder le grain et cuire la pâte.

Aussitôt un grand silence se fit dans l'auditoire en guenille, et les plus éloignés impaïent sur les épaules des autres pour entendre les paroles magiques qu'allait prononcer Fraquillo le savetier :

Mais, au moment où Tio Fraquillo allait faire sa précieuse révélation, un corps d'arquebusiers à cheval déboucha sur la place, et le cri : "Faites passage ! voici le roi !" a retenti soudainement. La foule s'ouvrit silencieuse devant le cortège qui s'avavançait lentement, au son aigu de quelques trompettes, au bruit du piétinement des chevaux sur le pavé, et à la lueur des torches portées de distance en distance par les agazails de la ville. Le corrégidor, à pied, conduisait par la bride le cheval du roi. Cette tourbe furieuse et hurlante s'était calmée tout à coup comme frappée de stupeur et de mutisme. Toutes ces têtes rouges et échevelées naguère inclinaient pâles, de crainte devant le tyran qui jetait sur le peuple des regards froids de l'accueil morne et glacial qu'il recevait de ses sujets. C'est que l'arrivée de Pedro à Séville, loin de faire renaitre dans les cœurs la confiance et l'espérance, ouvrait toutes les âmes comme l'apparition d'un nouveau fleau. Toutes les citrines se serraient de consternation, toutes les bouches étaient muettes, et le roi marchait à travers cette foule pullulante comme dans une plaine déserte. Parvenu vers le milieu de la place, une acclamation isolée et sans écho, mais réitérée opiniâtre, rompit ce grand silence. C'était une vieille mendicante, qui criait de

sa voix cassée et nazillarde : « Vive don Pedro ! vive sa majesté ! vive le roi ! »

Pedro el Cruel arrêta son cheval et ordonna qu'on amenât devant lui la personne qui fêta sa venue. Les alguazils obéirent.

— Pourquoi, dit don Pedro à la vieille femme, lorsque tout le peuple tremble et se fait sur mon passage, pourquoi élèves-tu seule la voix pour me souhaiter de longs jours ? Ces vœux sont-ils sincères ou dérisoires ?

— Sire, répondit la vieille, je n'ai jamais adressé au ciel une prière plus fervente et plus sincère. Je vous en dirai le motif si j'ai votre parole qu'il ne me sera fait aucun mal pour avoir dit la vérité.

Pedro hésita un moment entre la colère et la curiosité ; la curiosité l'emporta. Le peuple se pressait pour voir ce qu'allait faire le roi, pour entendre ce que la mendiante allait dire.

— Soit ! dit Pedro ; tu as ma parole royale. — J'aime mieux, dit la vieille, votre parole de gentilhomme castillan. — Je te la donne, dit le roi.

— Eh bien, sire, reprit la mendiante, voici la vérité : le grand-père de Votre Majesté fut un roi cruel et méchant ; qui rendit le peuple malheureux ; son successeur, votre père fut plus cruel et plus méchant encore, et vous, vous êtes plus méchant et plus cruel que votre père et que votre aïeul ; c'est pourquoi je souhaite que Dieu vous accorde une longue vie, de peur que celui héritera de votre couronne ne soit encore pire que vous.

Ayant dit ces mots, la mendiante joua des coudes dans les côtés des alguazils qui l'entouraient et s'enfonça rapidement dans la foule, où elle se perdit comme un épi dans un champ de blé, comme une goutte de pluie dans la mer.

Pedro el Cruel fit presser le pas au cortège. Arrivé au palais de Las Mercedes, il demeura seul avec le corrégidor et lui adressa de sévères réprimandes sur l'état de disette et de misère où sa négligence avait plongé la ville et la province. Le malheureux corrégidor eut beau s'excuser sur la succession de six années de récoltes insuffisantes, ses explications vinrent se briser contre la mauvaise humeur de don Pedro, qui le menaça de le priver de sa place en l'accusant d'être la cause de l'animosité que le peuple concevait contre le roi.

Pendant les fôtes de la populace s'étaient peu à peu écoulés et perdus dans les rues et les maisons. La place San-Antonio était noire et déserte. Tio Fraquillo, rentre dans son échoppe, se félicitait tout bas de ce que l'arrivée opportune du roi l'avait arrêté au moment de livrer au peuple le secret important surpris aux deux accapareurs de grains. Il pensait en frissonnant que, quelques minutes plus tard, le roi aurait trouvé la ville en pleine insurrection, les quartiers de la porte de Castille et de Santa-Maria livrés au pillage, à la dévastation, peut-être les cadavres de don Bringas et de Guttières traînés dans les ruisseaux, et que don Pedro courroucé, demandant l'auteur de ce désordre, on aurait répondu : « Tio Fraquillo. » Le triste savatier tremblottait de tous ses membres en songeant qu'il s'en fallait de rien qu'il fût à l'heure présente suspendu par le cou sur la place de Las Mercedes, en face des fenêtres du palais. Malgré sa frayeur, Fraquillo pensait aussi en gémissant à la misère publique ; son secret lui pesait sur le cœur comme un remords bien lourd, quand son imagination lui montrait ses misérables frères, exténués de besoin, hâves, maigres et souffrants, cherchant dans un sommeil impossible l'oubli de la faim qui les déchirait.

Ah ! disait Fraquillo en lui-même ce que je sais pourrait soulager toutes vos souffrances ; mon secret pourrait rendre la vie et la force à notre pauvre ville ; se meurt, et pourtant je prie Dieu et san Francisco mon patron qu'ils me gardent le secret à qui que ce soit. Si j'en parle au peuple, le peuple s'ameutera, criera, pillera, et c'est moi qui paierai les carreaux cassés. Si je le confie à don Mercedes, il courtise la fille du vieux don Bringas, il me fera jeter en prison pour forcer à me taire.... Hélas ! s'écria le savetier, comment donc faire ?... Si j'

corrégidor pendant vingt-quatre heures seulement, pauvre peuple, tu aurais du blé à moudre et du pain à manger.

Fraquillo tressauta de surprise et de peur, car la porte de son échoppe venait de s'ouvrir, et un individu drapé dans un grand manteau noir, se présentait à lui, à la faible lueur de sa lanterne.

— Que disais-tu là, Fraquillo ? demanda-t-il d'une voix rude. — Ce que je disais, señor, répondit le savetier vivement troublé... oh rien de mal, señor ; je me parlais à moi-même. — Eh bien, répète ce que tu disais... je le veux. — Oh ! señor, dit Fraquillo, je disais que si j'étais corrégidor de Séville pendant vingt-quatre heures seulement, demain le peuple ne souffrirait plus de la faim. — Il est neuf heures, dit l'inconnu ; jusqu'à demain à pareille heure tu es corrégidor ; et si tu ne tiens pas ta promesse, demain à pareille heure, le bourreau te destituera. Adieu.

(à continuer.)

## LE FANTASQUE.

SAMEDI, 3 MAI, 1845.

[Lord Stanley était si préoccupé en écrivant la dépêche suivante qu'il nous l'a adressée au lieu de l'envoyer à Lord Metcalfe.]

*Dépêche privée No. 376899113.*

LORD STANLEY A LORD METCALFE.

Downing street, 15 avril, 1845.

MILORD

Je vous prie d'apporter la plus grande attention à la présente, vu que la moindre inadvertance, la plus légère négligence à suivre la ligne de conduite qu'elle va vous tracer pourrait gravement compromettre les intérêts de l'empire et, ce qui est beaucoup plus important, ma réputation de ministre prévoyant, de même que le nom que vous êtes déjà fait comme homme habile, possédant toutes les qualités qui constituent le véritable gouverneur d'une province britannique, savoir : Une impénétrable discrétion, une obéissance, un dévouement sans bornes aux instructions de vos supérieurs ; un profond mépris pour tous les hommes que vous devez gouverner ; une haine invétérée pour toutes ces aberrations de l'esprit humain que les philosophes, les envieux, les prolétaires et les visionnaires modernes ont inventées sous le nom d'institutions libérales ; mais ce qui me semble surtout précieux dans votre caractère d'homme public est sans contredit cet art consommé avec lequel vous savez couvrir d'un air de légalité des actes d'un révoltant arbitraire, des actes qui conduiraient un ministre anglais sur l'échafaud et qui ne semblent aboutir avec vous qu'à quelque statue qui entraînera votre nom et votre image vers la postérité la plus reculée ; et certes milord cet hommage vous serait dû (si vos vertus privées ne vous le méritaient point déjà) en considération de votre étonnante interprétation du gouvernement constitutionnel ou responsable, qui avec vous, ch ! eh ! eh ! je ne puis m'empêcher de rire quand j'y songe, qui avec vous, dis-je a beaucoup plus de ressemblance avec l'administration des affaires de l'Afghanistan qu'à la constitution britannique telle qu'entendue par nous autres de la métropole.

Mais trêve de compliments, milord, vous savez ce que vous valez mieux que moi-même, il est donc inutile de vous entretenir plus long-tems de cela, d'autant plus que des matières d'une importance bien supérieure doivent nous préoccuper pour quelque tems encore et, je le crains, plus sérieusement que ne le pensent ici mes collègues.

Permettez moi de vous dire, mon cher lord que vous avez commis une insigne bêtise en forçant les ministres bas canadiens libéraux à résigner; nous pourrions le regretter amèrement dans le cas où les difficultés avec les américains se compliqueraient davantage. Mais, vous allez me dire peut-être que vous avez agi d'après mes instructions qui vous enjoignaient expressément de renvoyer, à tout prix ces incommodes ministres; je pouvais bien donner des instructions de ce genre, mais vous eussiez dû, vous qui êtes placé si près des Etats-Unis, prévoir que l'époque de l'inauguration d'un président démocrate devait se signaler par quelque acte d'inimitié contre leur ancienne mère-patrie, car vous savez qu'il n'est rien qui haïsse tant la grande Bretagne que ses enfants séparés, et comme vous savez que notre politique internationale consiste toujours à faire agir pour nous nos amis, nos alliés, nos sujets, il fallait profiter de ce moment favorable pour montrer à ces américains qu'il ne doivent jamais songer à annexer le Canada et pour cela vous eussiez dû, au lieu de vous aliéner l'esprit des canadiens-français, établir une corruption sur une vaste échelle en remettant sur pied les milices.

Vous comprenez que l'organisation de la milice canadienne serait dans le moment actuel le coup le plus adroit que vous auriez frappé de long-tems. Ce serait faire ce qu'on appelle d'une pierre deux coups. Les canadiens se précipiteraient sur les places d'enseignes, de lieutenants, de capitaines; la loyauté des bretons serait nourrie par des places de quartier-maîtres, de paie-maîtres; enfin les américains y regarderaient à deux fois avant d'entamer une querelle avec John Bull, lorsqu'ils sauraient que de ce côté des lignes ils trouveraient des baïonnettes au lieu de bras ouverts pour les recevoir, comme cela pourrait arriver si nous ne faisons rien pour pacifier le peuple excellent que vous gouvernez et qui me sait pas, je le vois, ce que c'est que la rancune. Pensez-y bien, mon cher lord Metcalfe et voyez s'il n'y aurait pas moyen de faire une petite démonstration de cette espèce. Cela ne coûterait pas bien cher et amuserait beaucoup vos canadiens qui, avec leur sang français doivent, les jeunes gens surtout, aimer beaucoup à jouer aux soldats et à parader sur les ramparts, sur les places publiques dans les cafés et dans les bals, en habits militaires.

Vous ne pouvez perdre un instant sans accroître les chances d'une guerre que nous pouvons éviter prudemment par un grand déploiement de force et d'activité; la guerre n'est pas imminente, vous le savez comme moi, mais elle le serait si nous avions l'air d'être indifférents; ou si nous paraissions nous défier de la loyauté de nos sujets canadiens. Soyez donc à tout événement prêt à profiter des moindres circonstances, aussi bien pour votre politique locale que pour celle de la Grande Bretagne vis-à-vis des Etats Unis. Voyez vous, comme avec les américains on ne peut rien prévoir, il faut tout prévoir, et si l'idée prenait à ce peuple souverain de prendre l'Orégon, comme son président l'a un peu brusquement insinué, il nous faudrait de toute nécessité faire la guerre, car il ne s'agit pas ici des petites affaires d'une colonie, des intérêts de gens de rien dont nous nous soucions peu; il y va de la tranquillité d'esprit des membres de la puissante Compagnie de la Baie d'Hudson; il s'agit de la traite des pelleteries, il s'agit de profits au montant de plusieurs millions par année. C'est sérieux comme vous voyez, autrement sérieux que vos querelles avec les ministres passés et présents au sujet du gouvernement responsable; car à quoi servirait d'être au pouvoir si l'on ne protégeait ses amis? absolument à rien! Les membres de la Compagnie d'Hudson sont tous des tories renforcés; ils ont donc droit d'attendre de nous la plus entière protec-

tion ; c'est un principe admis. Les ministres whigs, nos prédécesseurs ; ont envoyé au Canada Poulett Thompson pour unir les deux provinces de ce pays-là en une seule afin de protéger les intérêts de la maison des Baring, qui sont des whigs. Aujourd'hui c'est à notre tour. Les circonstances vous offrent tout ce que vous pouvez désirer pour établir votre politique sur un bon pied et acheter des hommes en gros ou lieu de faire le commerce en détail comme on y est forcé quand tout est tranquille.

Ah ça ! dites-moi, mon cher lord, la franche vérité sur votre santé qui nous est si chère. J'ai hâte de savoir que vous êtes bien rétabli de vos dernières attaques. Entre nous, je vous dirai que votre cancer nous a joué un vilain tour ; d'après tout ce qu'on en disait, j'ai cru que vous étiez à la dernière extrémité ; vite je me suis dépêché de solliciter pour vous la pairie auprès de sa majesté. Je craignais même que les parchemins ne vous parvinssent trop tard ; mais il paraît que vous êtes beaucoup mieux et que vous prétendez rester en Canada encore un an au moins ; je n'y ai pas d'objection pour ma part, surtout si vous réussissez comme vous l'avez fait jusqu'ici : mais je suis un peu jaloux de votre position car si nous vous rappelons dans un an, il faudra vous donner un nouveaudegré de noblesse, et il n'est pas juste, je crois, qu'on s'avance plus vite aux colonies que dans le cabinet même de l'empire. Néanmoins si vous l'avez fait à dessein, je ne puis m'empêcher de vous féliciter, car vous avez très bien joué vos cartes, c'est-à-dire votre cancer, qui nous a fait croire que vous étiez à l'article de la mort tandis que vous montez d'un pas assuré l'échelle des honneurs. Par exemple le tour n'est pas neuf.

Vous m'avez beaucoup amusé par la description spirituelle et maligne que vous m'avez donnée des hommes qui composent votre petit cabinet ; tout cela m'a paru si drôle que je n'ai pas pu me priver du plaisir d'en lire un peu moi-même à la soirée de madame la duchesse de \*\*\*. J'aurais aimée que vous fussiez caché, et à portée d'entendre les compliments qu'on faisait de la bonne caricature que vous nous avez donnée des anciens marquis français, par la peinture très-originale des manières du vénérable président de votre conseil. Votre première entrevue avec votre procureur-général Smith est de même impayable ! Elle m'a fait souvenir de ce juif qui passant devant un charcutier lui dit en montrant un jambon : "Combien vendez-vous ce quartier de mouton" et qui malgré les dénégations du marchand payait le double du prix qu'on lui demandait pourvu qu'on lui fit le compte de la vente d'un quartier de mouton. Vous avez de même persuadé intimement à votre monsieur Smith que vous voyez en lui un excellent ministre ; il a accepté votre illusion et croit lui-même aujourd'hui qu'il peut mener tambour battant l'affaire la plus scabreuse. C'est admirable vraiment. Vous m'avez fait pourtant de la peine par le détail des déboires que doit essuyer notre protégé dont on fait un véritable souffre-douleur. S'il y avait moyen de le placer ailleurs et de lui assurer une existence moins amère vous me feriez plaisir ; vous me dites il est vrai que vous ne pouvez guère vous en passer vu que s'il ne parle pas il écoute très-bien et qu'il ne cesse de vous rendre des services signalés. En ce cas arrangez vous comme vous l'entendrez. Le pauvre diable après tout, est très-dévoté ; il pousse le zèle jusqu'à se battre en duel avec nos adversaires ; quel imbécile ! Dites-lui, je vous prie combien j'estime à un haut degré son touchant attachement pour ses devoirs et la noble bravoure dont il a fait preuve. Priez-le néanmoins de ne plus s'exposer.

Je me hâte mon cher lord, de clore la présente ; le paquebot attend nos dépêches pour partir. Ecrivez-moi par son retour si la combinaison que vous aviez en vue paraît s'effectuer. Un ministère mi-tory, mi-libéral ! ce sera du nouveau. N'importe, toute espèce de salmigondis est permise pourvu qu'on réussisse. Si vous pouvez faire accepter des portefeuilles à des hommes d'opinions politiques



contraires et que cela puisse durer seulement un an, j'avouerai que vous aurez plus fait pour retirer aux colonies le gouvernement constitutionnel que je n'aurais pu faire moi-même. Nous aurons toujours gagné le tems que les ministres perdront à se quereller entr'eux et nous aurons brouillé à tout jamais les libéraux des deux sections de la province qui unis, nous donneraient tant de fil à retordre. Continuez, mon cher, comme vous avez commencé et vous pouvez logner en perspective une couronne de comte ou même de duc ! Écrivez-moi souvent.

Je suis, etc.

STANLEY.

*Post Scriptum.* A propos, j'ai promis à mademoiselle Arabella, la charmante fille aînée de lord \* \*, de lui faire goûter promptement de l'eau et du sirop d'érable canadien. Envoyez m'en deux bouteilles de ce printems ainsi que quelques pains de sucre frais. Confiez tout cela à un messenger spécial et adroit que vous pouvez faire partir par la voie de New York. Les contingents du bureau colonial paieront cette dépense-là qui après tout ne dépassera pas trois ou quatre cents louis pour son passage et retour. Cachetez la boîte à vos propres armes et inscrivez sur l'adresse : *Important state documents to be delivered to lord Stanley personally by the bearer Mr. such and such.*

Mr. Duvernay a été condamné à 4 jours de prison et à £5 d'amende pour avoir administré une correction à l'éditeur de l'*Aurore*. Il paraît que la justice est plus sévère à Montréal contre les libéraux qu'elle ne l'est à Québec contre les bons amis de lord Metcalfe, car Mr. Dufresne, le même qui a été député dernièrement auprès de Son Excellence par les loyaux toriens du Québec, qui a fait quelque bruit par sa candidature du comté de Portneuf, qui a dîné même l'automne dernier en tête-à-tête avec le gouverneur-général, et qui enfin à tous ces titres et qualités joint celui de magistrat, n'a été condamné qu'à £2 d'amende pour avoir fait effraction, brisé portes et contrevents dans une maison dont les occupants disent que ceinture dorée vaut mieux que bonne renommée.

*Avis :* En bon pair, Son Excellence lord Metcalfe devrait remettre l'amende du seul ami qu'il compte dans le comté de Portneuf.

Monsieur Viger voulant consoler son petit-Barthe du pénible traitement que M. Duvernay lui avait fait essuyer, lui disait :— Il faut mépriser cela, mon cher, c'est un homme qui n'a aucun principe.— Pardonnez-moi, mon vénérable protecteur, il possède à fonds les excellents principes de l'art du bâtonniste.

On dit que Mr. Barthe, dans la déposition qu'il fit devant la cour de la Paix, pour donner une mesure de la dureté avec laquelle son confrère de la *Minerve* l'avait traité, s'écria :— S'il plaît à vos honneurs Mr. Duvernay frappait comme sur un âne !